

YEON SOMIN

Une saison
à l'atelier
de poterie

NA
MI



Nuits blanches à répétition, week-ends inexistants... Après des années passées à travailler d'arrache-pied, Jeongmin claque la porte de la chaîne de télévision qui l'emploie et s'enferme chez elle pendant des mois, sans contact avec le monde extérieur. Un chaud matin d'août, alors qu'elle ne supporte plus d'observer les murs vides de son appartement à longueur de journée, elle s'aventure dehors et pousse par hasard la porte de l'atelier de poterie du quartier.

Accueillie par l'odeur de l'argile, la lumière tamisée et les effluves de café, Jeongmin se sent revivre. À mesure que la propriétaire l'initie à l'art ancestral de la céramique, elle découvre le plaisir de transformer l'argile de ses mains. Et tout comme ses créations révèlent leur beauté à la chaleur du four, le cœur de Jeongmin se réchauffe peu à peu au contact des habitués de l'établissement...

Véritable phénomène d'édition internationale, ce roman bouleversant rend hommage à l'art-thérapie et à son pouvoir apaisant.

.....

Yeon Somin est une voix montante de la scène littéraire en Corée du Sud. Elle a reçu le prestigieux prix des nouveaux auteurs coréens en 2022 pour son premier roman. *Une saison à l'atelier de poterie*, son deuxième roman, est en cours de traduction dans 23 pays.

Traduit du coréen par Irène Thirouin-Jung

ISBN : 978-2-493816-57-3



9 782493 816573

20,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : © Constance Clavel
Illustration : © ENSEE





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

UNE SAISON
À L'ATELIER DE POTERIE

Titre original : 공방의 계절 (Healing Season of Pottery) by 연소민

Copyright © Yeon Somin, 2023

Tous droits réservés.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec Mojosa Publishing Co. c/o Shinwon Agency par l'intermédiaire de Peters Fraser and Dunlop Ltd.

Traduit du coréen par Irène Thirouin-Jung

Ouvrage traduit et publié avec le soutien de l'Institut coréen de la traduction littéraire (LTI Korea).

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-57-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Yeon Somin

UNE SAISON À L'ATELIER DE POTERIE

Roman

Traduit du coréen par Irène Thirouin-Jung

*Ouvrage traduit et publié avec le soutien de l'Institut coréen
de la traduction littéraire (LTI Korea, Séoul)*



PLUS CHAUD QUE L'ÉTÉ

JEONGMIN SE SOUVENAIT ENCORE DU JOUR où elle s'était piqué la main sur une épine. C'était l'année d'avant, à l'automne.

La rue était jonchée de châtaignes tombées des arbres. Jeongmin en avait ramassé une, intacte, qui avait eu la chance d'échapper aux pieds des passants. Elle en avait secoué la terre et ouvert la bogue. Elle était toute vide : quelqu'un avait déjà retiré le fruit. Combien de bogues béantes Jeongmin avait-elle ramassées ? Une épine acérée s'était plantée dans sa peau fragile. Entre tant de piquants de taille similaire, il s'en était caché un, solitaire et cruel, qui avait poussé sa pointe. Jeongmin avait serré plus fort encore la châtaigne. Elle voulait punir cette main qui avait passé tant de temps à écrire, sans se rendre compte de rien. Une goutte de sang avait perlé sur sa peau, tandis qu'une douleur lancinante se propageait de sa paume jusqu'au bout de ses orteils, à travers tous ses nerfs.

Depuis ce jour, Jeongmin n'était plus sortie de chez elle. Cela faisait alors à peine trois mois qu'elle avait emménagé dans le village aux épines de châtaigne.

Elle avait découvert cette maison un jour d'été torride. La sueur lui dégoulinait le long du cou, et elle en avait plus qu'assez de tourner en rond à visiter des appartements. Elle était exténuée par ces déménagements à répétition tous les deux ans : le mot de « maison », strictement réduit à son sens pratique, n'avait plus aucun charme pour elle.

— C'est tout pour aujourd'hui ? avait-elle demandé à l'agent immobilier, d'une voix éteinte.

Il avait traîné sa cliente dans tous les coins d'Ilsan, en prétendant à chaque fois avoir déniché la perle rare ; mais Jeongmin n'avait pu se résoudre à signer aucun bail. Les appartements qu'elle trouvait assez propres étaient hors de prix, et ceux qui coûtaient moins cher étaient bien trop loin de son travail.

— Attendez, mademoiselle ! Allons voir une dernière adresse. C'est l'appartement rêvé pour une personne célibataire. C'est le dernier, promis !

— D'accord... Allons-y.

Il y avait comme un subtil bras de fer psychologique entre l'agent immobilier, prêt à tout pour lui faire signer un bail, et Jeongmin, dont les réactions étaient toujours mitigées. Mais elle s'était promis de prendre une décision le jour même, dès que les visites seraient finies, et sans se laisser le temps de réfléchir jusqu'au dimanche. Pour une rédactrice télé comme elle, qui travaillait aussi bien le week-end que la semaine, les jours de repos étaient trop précieux pour être gaspillés.

— Vous aimez les châtaignes ? avait subitement demandé l'agent immobilier, tandis qu'ils entraient dans un quartier d'Ilsan surnommé le « village aux épines de châtaigne ».

— Pas particulièrement.

— Ces arbres, ce sont tous des châtaigniers. Il paraît que la rue est magnifique en automne, quand les bogues s'ouvrent un peu partout. J'ai entendu dire que les vieilles femmes du quartier venaient les ramasser...

Jeongmin n'avait rien répondu. Paquets de feuilles vertes, branches marron : l'été, tous les arbres se ressemblaient. Elle aurait été bien en peine de distinguer les châtaigniers des autres.

Ils se dirigeaient vers la partie du quartier la plus en hauteur. Confronté aux côtes qui se succédaient à n'en plus finir, l'agent immobilier était vite devenu moins bavard, et tous deux s'étaient concentrés sur leur marche. Dès qu'elle avait aperçu l'immeuble, Jeongmin s'était arrêtée net. Elle en était tombée amoureuse au premier regard. La peinture sur les murs se détachait par endroits. Mais on se serait cru en Europe, à cause des fenêtres voûtées, agrémentées de petits balcons, si originales pour la Corée, et dont le cadre, peint en orange, ressortait sur la couleur ivoire du mur. Ces coloris possédaient une chaleur toute naturelle : ils semblaient faits pour l'été.

Un habitant du deuxième étage avait installé une série de plantes grasses en petits pots sur le rebord de la fenêtre. Dans l'appartement au bout du troisième étage, toutes sortes de chaussettes étaient suspendues sur une corde à linge, comme pour accueillir le soleil d'été. Il y avait aussi de petites chaussettes jaunes pour enfant, bien alignées, grandes comme la paume de la main. Dans l'appartement d'à côté, on apercevait des bibliothèques garnies de livres épais. C'était peut-être le logis d'un chargé de cours à l'université, travaillant à droite et à gauche. Étrangement, Jeongmin imaginait bien ce à quoi ressemblerait le quotidien dans cet immeuble.

Ils étaient montés à l'appartement numéro 301. Par la fenêtre, elle avait regardé l'endroit où elle se tenait encore quelques instants auparavant, dans la rue. Un vent chaud venait doucement envelopper ses longs cheveux. L'immeuble lui-même ne comptait pas beaucoup d'étages, mais il était construit sur un promontoire, ce qui lui donnait une vue imprenable sur les reliefs des autres quartiers, à l'horizon. Jeongmin s'était senti l'envie de poser quelque chose sur le rebord de la fenêtre, une décoration. Elle était restée muette un moment, plongée dans ses pensées. Enfin, elle était sortie de sa torpeur et, sans une seconde d'hésitation, elle avait dit à l'agent immobilier, qui guettait sa réaction :

— Je le prends.

Elle sentait qu'elle pourrait rester là longtemps, sans se lasser. Elle avait l'impression que sa vie allait prendre un nouvel élan, comme un vélo qui file au vent sans qu'on ait besoin d'appuyer sur les pédales. Pour la première fois de son existence, elle aimerait la « maison » où elle habitait.

Mais il avait suffi d'un instant pour que tous ces grands rêves retombent comme un soufflé. Le vélo de Jeongmin s'était lancé dans la pente, à toute allure, jusqu'à ce qu'elle morde la poussière de la pire manière possible. Lorsque les pédales avaient cessé de tourner dans le vide, elle avait pris conscience qu'elle était à bout de forces. C'était le début de l'automne ; les briques orange de l'immeuble devenaient plus sombres de jour en jour.

Elle avait informé la chaîne de télévision qu'elle rompait unilatéralement son contrat pour un documentaire en cours de réalisation. Elle avait rassemblé ses affaires, rendu son

badge en le jetant par terre, et elle était partie d'un air parfaitement impassible, comme s'il y avait de quoi être fier.

À vrai dire, Jeongmin ne se souvenait pas bien de ces événements. C'était grâce au récit d'un collègue rédacteur, quelques mois plus tard, qu'elle avait pu reconstituer la scène. Il lui avait raconté en détail le jour de sa démission, en lui décrivant même les vêtements qu'elle portait, mais Jeongmin avait peine à croire qu'elle ait pu agir ainsi. Elle ne comprenait pas comment elle avait pu claquer la porte de la chaîne de télévision de son propre chef, elle qui était si passionnée par son travail. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'en l'espace d'une saison, une émotion inexplicable, pareille à une malédiction, s'était installée au plus profond de son cœur.

À présent, Jeongmin ne bavardait plus avec la femme qui occupait l'appartement du dessous, celle qui était fascinée par les plantes d'intérieur. Elle n'était pas curieuse d'avoir des nouvelles du joli bébé né au troisième étage. Elle ne prêtait même plus de romans à l'étudiant féru de livres qui était son voisin. Quoi qu'elle fasse, elle n'arrivait plus à trouver le bonheur dans ce petit quartier paisible dont les bâtiments changeaient de couleur avec le soleil. Ces fenêtres qui lui avaient arraché un sourire parce qu'elles lui rappelaient l'Europe, elle ne leur trouvait plus désormais le moindre intérêt, sinon celui, étroitement utilitaire, de faire circuler l'air. Pendant les jours d'automne, quand le ciel était clair et dégagé, il lui semblait que l'azur lointain allait brusquement s'abattre sur la maison. À partir du mois de novembre, quand le temps devenait plus frisquet, elle avait cessé de relever les stores de ses fenêtres : elle n'avait pas même entrevu le ciel d'hiver. Elle devinait seulement qu'il avait neigé dehors lorsque l'air dans la maison

s'engourdissait et que les bruits de la rue devenaient plus sourds. Bientôt, les rayons du soleil d'hiver avaient cédé la place aux pluies printanières ; comme l'immeuble était en hauteur, Jeongmin avait l'impression de se noyer dans ce ciel couleur de torchon sale. Pour elle, le temps s'écoulait de manière rectiligne, sans la moindre inflexion ni impulsion ; elle ne savait même plus si hier était aujourd'hui, et aujourd'hui demain. Elle s'était laissé enfermer dans un labyrinthe, ce coin de la vie qu'on appelle la « trentaine » ; mais elle ne se sentait pas captive, sans doute parce qu'elle avait abandonné tout espoir de fuite. Le pressentiment qu'elle n'aurait pas de mal à vivre dans cette maison s'était révélé radicalement faux. Elle avait passé trois saisons ainsi, rongée par la honte.

*

Un matin d'été, alors que la douleur de l'épine sur sa paume n'était plus qu'un lointain souvenir, Jeongmin se leva brusquement de sa chaise, en poussant un cri. Ce n'étaient pas des mots porteurs de sens, ni même une phrase. C'était seulement un cri, sans la moindre parole articulée. Mais ce cri était chargé d'une immense tension : l'idée qu'elle ne pouvait pas continuer ainsi. À vrai dire, ce cri lui trottait dans la tête depuis le printemps. Il lui semblait qu'à force de vivre comme une *hikikomori*^{*}, elle allait dépérir toute seule dans cet appartement, et n'oserait plus reparaitre en société jusqu'à la fin de ses jours. Et puis, même si elle se contentait de respirer, l'argent filait tout seul. Elle avait l'impression qu'on lui facturait chaque

* Terme japonais pour désigner les personnes qui vivent cloîtrées chez elles. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

mois le prix de sa vie. Alors il fallait bien qu'elle rentabilise son existence : sinon, quel gaspillage d'argent !

Le cri se répercuta dans les deux pièces dégarnies de l'appartement. En écoutant l'écho résonner, Jeongmin prit conscience qu'elle faisait sonner ses cordes vocales pour la première fois depuis bien longtemps. Lorsque son cri se fut noyé dans un coin du plafond, Jeongmin se rinça brièvement la bouche, pour se donner meilleure haleine. Ignorant que c'était l'été, elle enfila un T-shirt à manches longues et un pantalon épais, pour sortir aussitôt de la maison.

Elle fut accueillie par des flots de lumière : les rayons du soleil d'août, chargés de vie. Elle se mit à marcher clopin-clopant, sous le soleil brûlant qui venait lui frapper la nuque. Toute résistance au soleil semblait l'avoir abandonnée, comme quelqu'un qui serait resté longtemps enfermé dans une salle aseptisée. Elle suait à grosses gouttes, mais ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même, avec son T-shirt noir à manches longues et son jean qui lui descendait au-dessous des chevilles. Elle avait sans doute perdu du poids, car sous ses vêtements trop larges, ses fesses et ses cuisses étaient affreusement flasques, comme si elles avaient perdu l'habitude de servir. Tous ses muscles avaient fondu à présent, même ceux dont elle avait toujours ignoré l'existence.

Trente minutes ne s'étaient pas encore écoulées que Jeongmin voulait déjà chercher refuge dans un café. Elle dépassa quelques établissements appartenant à de grandes chaînes, avec leurs enseignes jaunes. Mais après l'effort qu'elle avait fourni pour sortir de son appartement, elle voulait au moins savourer un bon café : un petit breuvage préparé avec amour – pas cette lavasse au litre qu'on boit pour chasser le sommeil. Elle s'enfonça dans une ruelle, avec l'espoir d'y

trouver un établissement d'un autre genre. Son attention fut attirée par un magasin sans enseigne, mais qui avait des allures de café. Malgré sa grande devanture en verre donnant sur la rue, on ne voyait pas l'intérieur, qui était dissimulé par d'innombrables pots de fleurs disposés à l'avant de la boutique. On aurait dit une maison de sorcière, comme dans les contes occidentaux que lisait Jeongmin quand elle était petite. La plupart des plantes étaient des cactus, qui dardaient leurs épines menaçantes vers le ciel. C'était la première fois que Jeongmin voyait ce magasin. Elle finit par pousser la porte, après s'être convaincue que le jeu en valait la chandelle.

— Bonjour. C'est bien un café, n'est-ce...

Elle s'interrompit aussitôt : elle venait d'apercevoir des rangées de poteries alignées sur les étagères, tandis qu'une âcre odeur de terre s'engouffrait dans ses narines. Deux femmes se tenaient là, leur tablier maculé de traces d'argile. C'étaient une jeune fille d'une bonne vingtaine d'années, en train de lutter avec la terre posée sur le tour devant elle, et une femme dans les quarante ans, l'expression légèrement mélancolique. Jeongmin s'empressa de s'excuser :

— Je suis désolée ! Je croyais que c'était un café.

Les deux femmes ne manifestèrent pas la moindre surprise, ce qui augmenta encore la confusion de Jeongmin. À les voir, on aurait cru qu'elle avait rendez-vous ! La femme de quarante ans, qui semblait la propriétaire de l'atelier, prit la parole d'une voix qui ne laissait pas percer le moindre agacement :

— Ça arrive souvent. De dehors, on ne voit pas bien l'intérieur, et l'enseigne est toute petite. Malheureusement, nous ne sommes qu'un atelier de poterie. Mais vous êtes complètement trempée de sueur, ma parole !

— J'ai marché longtemps, fit Jeongmin en s'éventant de la main, gênée.

Elle baissa légèrement la tête pour inspecter ses vêtements, mais par chance, la sueur ne se voyait pas trop.

— Restez donc prendre un café glacé, avec la chaleur qu'il fait dehors ! Ça ne sera pas aussi bon que dans un vrai café, mais j'ai quand même plusieurs variétés de grains moulus, et du sucre, si vous en voulez.

La jeune fille arrêta le tour électrique.

— Justement, je m'apprêtais à prendre une pause, dit-elle en s'essuyant les mains.

— Mais tout de même...

Jeongmin était surprise qu'elles proposent un café à une cliente entrée par erreur : devait-elle y voir une simple gentillesse, ou bien une insistance malvenue ? Elle ne savait que penser.

— Ne vous en faites pas, asseyez-vous.

La jeune fille s'empressa d'approcher une chaise, le visage souriant. Jeongmin était à la fois interloquée et touchée par cet enthousiasme gratuit. Sans même s'en rendre compte, elle était déjà sous le charme de toutes les poteries blanches et vertes qui l'entouraient. Elle avait du mal à croire que des objets solides, fabriqués de main d'homme, puissent rappeler à ce point les couleurs de la nature. Quelques années plus tôt, sur l'insistance d'une camarade de fac, Jeongmin avait pris part à une série d'interviews intitulée « Questions-réponses avec d'anciennes étudiantes de l'Université S en insertion professionnelle ». Jeongmin s'était vu poser la question la plus banale qui soit : « Où puisez-vous votre inspiration pour écrire ? » Ce à quoi elle avait donné la réponse la plus banale qui soit : « Dans la nature. » Ce n'était pas un mensonge. Lorsqu'elle écrivait,

jadis, Jeongmin puisait son inspiration dans la nature. En particulier dans les vastes étendues bleues, comme la mer.

Pourquoi Jeongmin ne refusa-t-elle pas le café qu'on lui proposait ? À cause de cette mystérieuse teinte bleu-vert qui flottait sur les poteries ? Ou bien parce qu'elle était séduite par les mains potelées de la jeune fille qui lui tendait une chaise ? Non, c'était surtout parce que la propriétaire de l'atelier semblait sincèrement enchantée par cette visite inattendue. Les couleurs étaient revenues sur le visage de cette femme qui, quelques instants auparavant encore, avait le regard perdu dans le vide, comme si elle était seule au monde. Jeongmin se sentait à la fois troublée et réjouie par ce changement d'expression, sans trop savoir pourquoi. Comme ensorcelée, elle s'assit sur la chaise.

— Votre café, vous le voulez sucré ? Ou bien noir ?

— Noir, s'il vous plaît.

— Ça ne vous dérange pas qu'il ait un goût de noisette ? On a fini tout notre stock habituel de café, celui avec une petite acidité. De toute façon, on a un ingrédient secret, alors, quelle que soit votre préférence en matière de grains, votre café sera forcément délicieux. Ah, et la prochaine fois, essayez de le prendre sucré ! C'est ma spécialité.

La prochaine fois ? Était-ce une invitation à revenir prendre un café dans cet atelier ? Jeongmin acquiesça d'un sourire, par courtoisie. À son grand soulagement, la jeune fille assise à côté d'elle n'entama pas la conversation. Jeongmin avait horreur des discussions de politesse, où l'on ne fait qu'échanger de vagues informations les uns sur les autres.

Sa sueur sécha vite, sous l'air frais de la climatisation. Le seul bruit dans l'atelier venait de la cafetière, qui crachait de puissants jets de vapeur, comme pour rappeler son existence. Au

fur et à mesure que le café coulait, un arôme amer se diffusait dans l'air, venant se mêler aux effluves d'argile. En un instant, la pièce s'emplit d'une odeur qu'aucun mot ne pourrait décrire. L'alliance olfactive de la terre et du café. Jeongmin n'avait jamais senti un tel parfum, mais il était bien plus agréable qu'elle ne s'y serait attendue. Elle y décelait autre chose que les informations objectives que fournit habituellement le nez, comme le sucré, l'amer, le fétide : cette odeur éveillait également en elle un sentiment de sécurité. Elle n'avait pourtant pas l'habitude d'écouter le jugement du cœur plutôt que celui du nez, elle qui avait l'odorat si sensible.

— J'ai mis de la glace, pour que ce soit bien froid.

Une tasse de café chaud et deux de café glacé. Les récipients ressemblaient beaucoup à ceux qui étaient exposés dans le magasin : c'était sans doute la patronne qui les avait fabriqués. L'autre jeune fille avala son café d'un trait, comme si c'était de la bière. Jeongmin ne l'avait vue travailler qu'un instant, mais il lui avait semblé qu'elle livrait à l'argile un combat acharné. Le café brun foncé, bien glacé, avait l'air on ne peut plus appétissant, surtout pour Jeongmin, qui avait perdu des litres d'eau.

La propriétaire avait bien le droit de se vanter de son café : il était aussi délicieux qu'elle le prétendait. À le voir, le breuvage n'avait rien de spécial ; et pourtant, quand on y trempait les lèvres, une saveur originale venait vous envelopper la langue. Jeongmin huma la boisson, mais elle ne reconnut les grains d'aucune grande marque. Après toutes les nuits blanches qu'elle avait enchaînées pendant ses sept années de travail à la télévision, jamais elle n'aurait pu manquer de reconnaître les principales marques de café. Elle prit une nouvelle gorgée en

réfléchissant attentivement, mais rien ne lui vint à l'esprit. Au fond, peut-être que son goût s'était émoussé, après tous ces mois passés à dormir chez elle, sans boire une goutte de café.

— C'est vraiment délicieux. Est-ce que vous pourriez me dire d'où viennent les grains ?

— À vrai dire, moi non plus je ne le sais pas bien. C'est un cadeau qu'on m'a fait. Mais je me demande si ce n'est pas du Yirgacheffe.

Jeongmin brûlait de savoir le secret qui se cachait derrière le goût si particulier de ce café. En voyant son expression intriguée, la propriétaire reprit la parole :

— Si notre café est délicieux, même avec des grains ordinaires, c'est à cause des tasses. Ce sont des poteries résistantes, cuites dans un four à 1 250 degrés. Le café noir a meilleur goût quand on le prend dans une tasse de céladon couleur jade. Et le café sucré dont je vous parlais tout à l'heure, il faut le servir dans de la porcelaine émaillée. Je ne sais pas si c'est parce qu'on associe la couleur avec l'image du sucre, mais il a meilleur goût quand on le boit comme ça.

La jeune fille intervint pour attester la véracité de ces propos :

— Moi non plus, au début, je n'y croyais pas. Je pensais que c'était une sorte d'effet placebo, comme le moine Wonhyo avec son crâne*. Mais il y a bel et bien une différence. Pour

* D'après une histoire rapportée dans le Samguk Yusa (recueil de contes et légendes de la fin du XIII^e siècle), une nuit qu'il avait soif, le moine Wonhyo a tâtonné dans l'obscurité, saisi un récipient, et bu une eau qui lui a paru délicieuse ; au petit jour, il s'est rendu compte qu'il s'agissait d'une eau immonde, croupissant dans un crâne. Il en a déduit que l'esprit a le pouvoir de modifier notre rapport au monde.

être précis, c'est dans la saveur plutôt que dans le goût. J'ai fait des études de chimie, alors je m'interroge toujours sur ces choses-là ! Je me suis renseignée dans les grandes lignes, et on dirait qu'il y a une réaction chimique entre la surface de la poterie et les composants du café. Après tout, on dit bien que la poterie respire, vous savez !

— C'est fascinant.

Jeongmin se sentait étrangement convaincue par les élucubrations des deux femmes. Elle serra la tasse dans ses mains, en songeant qu'elles avaient sans doute raison : peut-être que le secret résidait bien dans la poterie, plutôt que dans la qualité des grains. Le récipient qu'elle tenait était encore plein de glace, certes ; pourtant, elle avait comme l'impression de sentir sous ses doigts la chaleur des 1 250 degrés dont la patronne lui avait parlé. Pour la première fois de sa vie, elle tenta d'imaginer une température supérieure à mille degrés. Mais au lieu d'un feu brûlant, c'est une simple tiédeur qui se glissa dans les veines de ses paumes et se propagea jusqu'à ses artères. Elle goûtait la fraîcheur des lieux, agréablement climatisés, et pourtant elle avait comme l'impression qu'une douce chaleur pénétrait jusqu'au plus profond de ses entrailles et venait relâcher en elle toute espèce de tension. Son corps fondait sur place, irrésistiblement. Le froid ne pouvait l'emporter sur cette agréable tiédeur. Elle repenserait souvent au goût de ce café. Ou plutôt, comme avait dit la jeune femme, à sa *saveur*.

— Est-ce que vous vendez les poteries qui sont là ?

— Bien sûr. Regardez tranquillement. Les mugs et les tasses à thé sont à gauche.

À la différence des poteries exposées pompeusement dans les centres commerciaux et vendues à un prix faramineux,

celles-ci avaient comme un air bon enfant. Non seulement elles étaient toutes serrées pour ne pas gaspiller un centimètre carré de place, mais elles étaient même empilées les unes sur les autres. Jeongmin n'était pas rassurée – et si l'une d'entre elles tombait et se cassait ? –, mais elle se sentait malgré tout séduite par ce spectacle familial, qui lui rappelait des placards de cuisine en désordre. Elle avisa une tasse d'un blanc très pur, qui la fit songer presque instinctivement à un macchiato au caramel. Une autre tasse, avec un dégradé de blanc et de jade, évoquait plutôt le thé au lait. Elle remarqua encore un récipient couleur de jais – d'après la propriétaire, il avait été enduit d'un émail noir – et fut prise d'une envie dévorante d'acheter de la glace Excellent pour y faire un affogato. C'était sans doute les « associations d'images » dont avait parlé la propriétaire. Jeongmin se laissait facilement prendre par ce genre de projections mentales, elle dont le métier était d'écrire. Elle souleva les tasses une par une, avec précaution, les entourant de ses deux mains pour en mesurer la température tout à son aise. Elle aurait voulu sentir la chaleur du four où ces poteries se trouvaient la veille encore. Dire que dix minutes plus tôt, elle suait à grosses gouttes et maudissait l'été, et qu'à présent, elle était à la recherche d'une chaleur plus extrême encore ! Jeongmin se sentit amusée par son propre esprit de contradiction.

— J'adore le café. Et puis j'en buvais tout le temps au travail, quand je devais faire des nuits blanches. J'aimerais bien avoir une tasse comme ça.

— Dans ce cas, vous ne voudriez pas en fabriquer vous-même, au lieu d'en acheter ? proposa la dame du tac au tac,

sur le même ton imperturbable que dix minutes plus tôt, lorsqu'elle avait invité Jeongmin à rester prendre un café.

Elle semblait maître dans l'art de faire des propositions à autrui sans s'imposer trop brutalement.

— Jamais je n'en serais capable ! Je ne suis pas douée de mes mains, et puis je n'ai absolument aucun talent artistique.

— Ne vous en faites pas pour ça ! L'élève que vous voyez ici, quand elle est arrivée à l'atelier, c'était la première fois qu'elle s'essayait aux travaux manuels. Et maintenant, elle est assez douée pour vendre ses créations sur les marchés ! Si vous avez envie d'un récipient pour quelque chose de particulier, c'est une raison amplement suffisante pour vous lancer dans la poterie.

« Un récipient pour quelque chose de particulier. » Le macchiato au caramel, le thé au lait, l'affogato lui revinrent à l'esprit. Mais elle était sûre qu'il y avait encore bien d'autres choses à mettre dans ces poteries, qui cuisaient à 1 250 degrés, et ressortaient du four tièdes et solides. Peut-être pouvait-on même y glisser des choses immatérielles, sans poids ni odeur ?

— Vous habitez le quartier ? demanda la propriétaire en prenant une gorgée de café.

— Oui. Dans la zone quatre du village aux épines de châtaigne. Ça fait un peu plus d'un an que j'habite là.

La dame ouvrit de grands yeux, l'air fascinée.

— Mais c'est juste à côté ! Si ça se trouve, on s'est déjà croisées dans la rue !

— Ça m'étonnerait. Je ne sortais jamais de chez moi, fit Jeongmin avec un sourire abattu.

— Pareil pour moi. À vrai dire, moi non plus ça ne fait pas longtemps qu'on m'a sortie de ma grotte.

Jeongmin se mordit la lèvre. « Je vais te sortir de ta grotte », lui avait dit une amie jadis. Ce n'était qu'une façon de s'imposer, de signaler son dévouement. Cette fille avait décrété elle-même qu'elle jouerait le rôle de l'amie vertueuse, mais pour Jeongmin, qui n'avait pas la moindre place à offrir dans son cœur, cela sonnait comme une menace, une façon de dire : « Laisse-moi entrer. »

— Mais finalement, la grotte non plus n'est pas si mal. Vous ne trouvez pas ? ajouta la patronne.

Jeongmin était stupéfaite de l'entendre parler ainsi. Sans trop savoir pourquoi, elle se sentait en sécurité avec cette femme. Elle hocha lentement la tête, serrant toujours une poterie entre ses mains.

La propriétaire de l'atelier questionna Jeongmin sur son emploi du temps, afin de fixer l'horaire des cours. Cette dernière répondit qu'elle avait arrêté de travailler pour un temps, afin de se reposer, ce qui lui laissait beaucoup de liberté. C'était une façon d'enrober les choses : concrètement, elle était au chômage. Lorsque les gens découvrent que vous êtes chômeur, ils vous demandent généralement ce que vous faisiez avant, et vous interrogent de A à Z sur votre situation. Puis ils terminent par un : « Ah là là, vous devez vous faire beaucoup de souci », en faisant mine de s'inquiéter pour vous, tout en vous rangeant dans la catégorie de ceux dont l'avenir est incertain, ou bien des êtres imparfaits, incapables de s'adapter à la société. Mais la propriétaire, elle, s'exclama aussitôt : « Quelle chance d'avoir un peu de temps libre ! » Alors Jeongmin prit conscience qu'elle n'avait pas besoin de se sentir nerveuse devant cette personne, qui ne cherchait pas à provoquer les confidences.

— Qu'est-ce que vous diriez de deux fois par semaine, pour commencer ? Le mardi et le jeudi, par exemple ? On va d'abord essayer de se voir en tête à tête pendant deux semaines, pour faire du moulage à la main et apprivoiser la terre. Et puis on pourra déplacer un de vos cours le week-end, pour que vous participiez à la classe du samedi avec les élèves qui travaillent pendant la semaine. Au fait, je m'appelle Johui, et cette demoiselle ici, c'est Jihye.

Tout en achevant sa tirade, Johui saisit un calendrier sur la table et en arracha brusquement la page du mois d'août. Elle entoura les jours où Jeongmin devait venir, avant de lui tendre le papier. En voyant cette feuille remplie de chiffres, Jeongmin eut l'impression de redécouvrir ce qu'était un mois.

SOIXANTE POUR CENT, C'EST TOUT !

— **L**E MARDI ET LE JEUDI, par exemple ?
Les mots de Johui résonnaient encore à l'oreille de Jeongmin, comme l'image d'un néon qui reste imprimée dans les yeux une fois la lumière éteinte. La veille, avant de s'endormir, Jeongmin avait programmé une alarme sur son téléphone portable. Elle avait revu alors la liste interminable des alarmes enregistrées autrefois, toutes les cinq minutes, de 7 heures à 9 heures – souvenir de l'époque où elle vivait avec frénésie. Mais elle avait beau à présent être paralysée par l'impuissance, elle se sentait soulagée d'avoir échappé à sa vie d'avant. Cette liste était comme la confirmation qu'elle avait désormais le droit de se reposer.

Dès qu'elle ouvrit les yeux au son de l'alarme, elle songea aux paroles de Johui, qui lui avait intimé de prendre un bon repas avant de venir à l'atelier. Elle fit donc un vrai déjeuner, pour la première fois depuis bien longtemps, puis sortit de chez elle. Elle ne s'attendait pas à ce que le sang bouillonne ainsi dans ses veines à la simple idée d'apprendre quelque chose de nouveau. Elle n'était plus habituée à éprouver ce

genre d'énergie, couleur jaune citron. Une couleur qu'elle ne pouvait pas, qu'elle n'avait pas le droit de faire sienne.

Chaque zone du village aux épines de châtaigne était délimitée par des grappes de petits magasins : au rez-de-chaussée, des restaurants coréens, des supérettes, de vieux cafés ; au-dessus, quelques étages de logements. C'était le genre de quartier assoupi et vieillissant où les jeunes gens s'ennuient toujours.

L'atelier se situait au bout d'une rue qui séparait une école primaire d'une zone d'habitation. Cette fois, Jeongmin avait enfilé des vêtements plus appropriés à la saison : elle ne ruisselait pas de sueur, comme la veille. Alors qu'elle observait attentivement l'extérieur de l'atelier, elle remarqua une enseigne cachée par le lierre :

SOYO

ceramic art &

Quelques mots écrits en noir, sans fioritures, sur un fond blanc, de la même couleur que le bâtiment. Guidée par l'odeur d'argile qui flottait au vent, Jeongmin ouvrit la porte. Aujourd'hui, il y avait plus de monde dans l'atelier : une fillette, occupée à malaxer de la terre, un lycéen, et Jihye, la jeune femme de la dernière fois. Celle-ci accueillit Jeongmin d'un air joyeux, avant de lui présenter les autres élèves.

— Voici Hansol, qui est en primaire ! Aujourd'hui son amie ne l'a pas accompagnée... On ne sait jamais quand elle viendra ou pas. Je vous la présenterai la prochaine fois, si elle